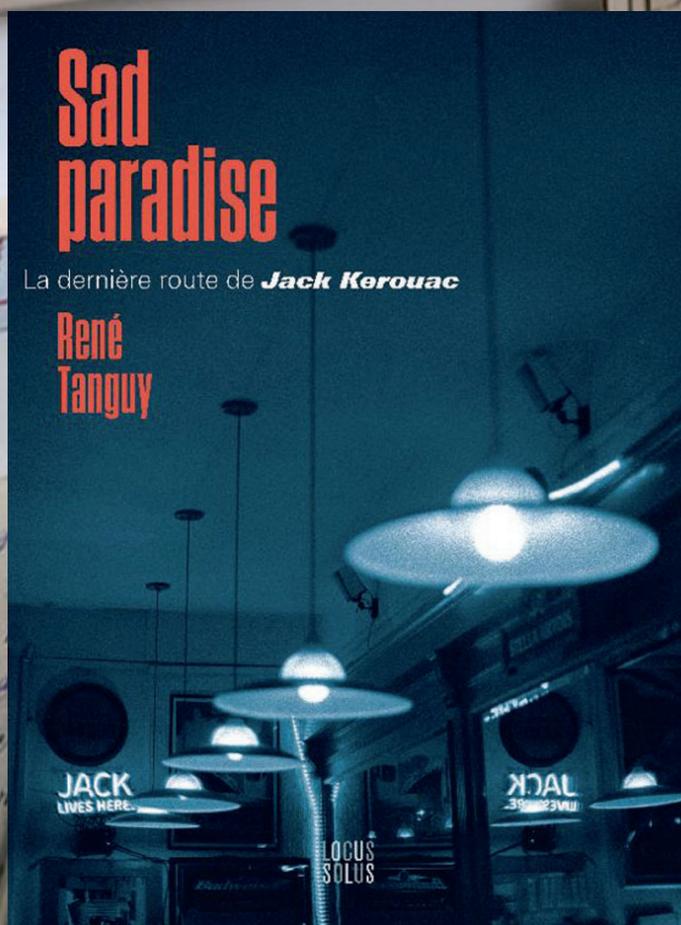


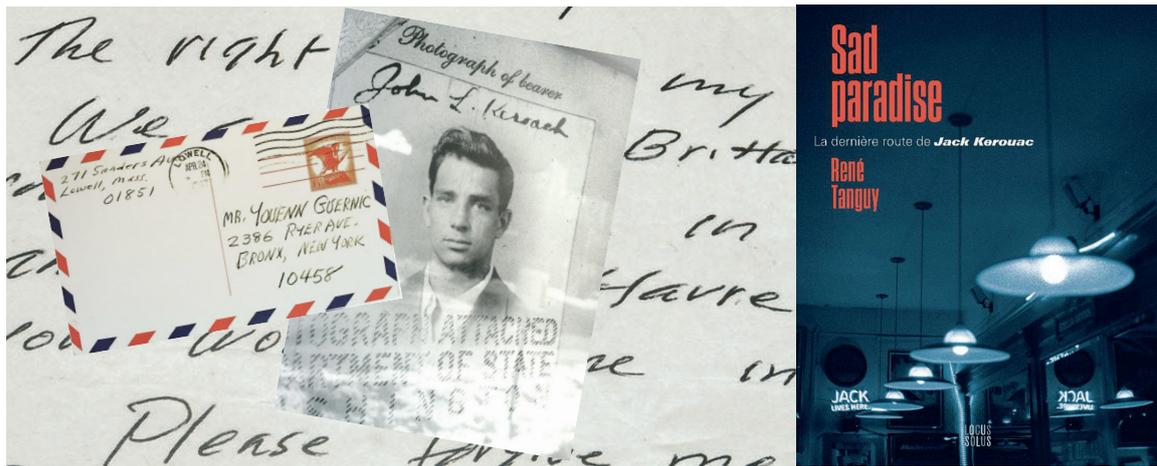
# FloriLettres

Revue littéraire de la Fondation La Poste



## Sommaire

- 02. Édito - Sad paradise
- 03. Entretien avec René Tanguy
- 07. Jack Kerouac - Portrait
- 09. Lettres choisies - Kerouac & Gwernig
- 10. Anton Tchekhov, Lettres d'une vie
- 11. Dernières parutions
- 14. Agenda novembre-décembre 2016



## Édito

### Sad paradise

Nathalie Jungerman

Publié par les éditions Locus Solus avec le soutien de la Fondation La Poste, *Sad paradise, La dernière route de Jack Kerouac* est un bel ouvrage imaginé par le photographe René Tanguy dont les livres, *L'Étranger provisoire, Le Chemin de cécité* s'inscrivent dans une réflexion sur la mémoire, l'identité, le déracinement, interrogent sa propre histoire.

Dans *Sad paradise* – le titre est choisi en référence au poème éponyme offert par Allen Ginsberg à Jack Kerouac et Neal Cassady avant qu'ils ne partent « sur la route » -, René Tanguy questionne une autre histoire, celle d'une amitié, méconnue, qui a réuni le poète breton Youenn Gwernig, exilé à New York de 1957 à 1969, et l'écrivain américain initiateur de la *Beat generation*. Une correspondance inédite témoigne de cette relation intense entamée en 1966, rompue trois ans plus tard par la mort de Kerouac. Elle parle d'art, de littérature, d'alcool, de virées dans les bars, de quête généalogique. Elle a pour sujet récurrent la Bretagne, le pays d'origine de Gwernig et de la famille Kerouac... René Tanguy s'est laissé ravir par l'écriture de ces lettres où pointent la détresse et l'humour, où l'espoir ne cesse de s'enflammer. Pendant plusieurs années, il est parti à la recherche de traces, d'empreintes, de preuves à photographier, parcourant le Canada, les États-Unis, la Bretagne, guidé par les épistoliers, par leur présence et leur absence. Il en ressort un dialogue réflexif entre textes et images, un regard sensible à la fois documentaire et poétique. Le livre est introduit par Jean-Luc Germain et les lettres sont traduites (de l'anglais, du joual et du breton) par Annaïg Baillard, fille et ayant-droit de Youenn Gwernig.

Conversation avec René Tanguy dont le travail photographique s'inspire de l'œuvre de Robert Frank.

## Entretien avec René Tanguy

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

**Votre livre, *Sad paradise, La dernière route de Jack Kerouac* (éditions Locus Solus, octobre 2016) présente la correspondance, inédite jusqu'alors, entre l'auteur de *Sur la route* (1922-1969) et le poète breton, Youenn Gwernig (1925-2006) qui fut aussi chanteur et sculpteur sur bois, français et américain. Une autre correspondance se profile dans ce beau livre, celle qui existe entre vos photographies et les lettres des deux protagonistes. Comment est né ce projet éditorial ? Quel a été le facteur déterminant de cette rencontre entre écriture et photographies ?**

**René Tanguy** En 1999, j'ai fait la connaissance de Youenn Gwernig, à l'occasion de ma participation à un ouvrage intitulé, *Jack Kerouac, Au bout de la route... La Bretagne de Hervé Quemener* (journaliste) et Patricia Dagier (généalogiste) dont les recherches ont permis d'identifier avec certitude l'ancêtre de Kerouac, Urbain-François Le Bihan, débarqué au Québec en 1727 en provenance de sa Bretagne natale. Au moment de cette rencontre, Gwernig avait quitté les États-Unis depuis trente ans (trente ans aussi que Kerouac était mort) et il vivait au centre-Bretagne à Locmaria-Berrien. J'ai eu un coup de foudre pour le personnage qui était très attachant et chaleureux. On a passé la journée ensemble, on a parlé, je l'ai photographié. Me retrouver chez celui qui fut le dernier ami de Jack Kerouac était pour moi incroyable car les livres de Kerouac, la musique et les films de cette époque, *Easy Rider* (1969, Dennis Hooper), *Woodstock* (1970, Michael Wadleigh), toute cette Amérique de la contre-culture avaient forgé mon adolescence... Gwernig m'a montré la correspondance qu'il avait entretenue avec

Kerouac. Il avait conservé les carbonés des courriers envoyés. Kerouac, quant à lui, n'avait pas gardé de doubles. La correspondance était donc complètement inédite, n'avait jamais été montrée, et même ses ayants-droits à New York ne savaient probablement pas qu'elle existait. J'ai pensé que le secret de cet échange épistolaire rendait la magie de la relation encore plus forte et devait faire l'objet d'un livre. Mais à ce moment-là, j'avais déjà un ouvrage en préparation qui avait pour sujet mon enfance en Afrique. Son élaboration a duré plusieurs années et il a paru en 2009 sous le titre *Le Chemin de cécité*. L'idée était de confronter des images du passé, du présent et des images à venir, d'être sur les lieux, les traces de mon histoire familiale et personnelle. Pendant dix ans, je suis donc retourné en Afrique. Pour autant, les lettres de Kerouac et Gwernig préservées comme un trésor dans une chemise en carton, cette histoire méconnue d'une profonde amitié, continuaient de me fasciner. La lecture des correspondances de Kerouac éditées par Gallimard et des deux volumes de Neal Cas-sady qui contiennent ses lettres avec toute la *Beat Generation* (Kerouac, Ginsberg, Burroughs...) m'a conforté dans l'idée que cet échange inédit devait voir le jour. Il fallait d'abord obtenir l'accord de la famille – Gwernig s'est éteint en 2006 – et pouvoir traduire les lettres qui sont un peu difficiles d'accès parce qu'elles mêlent trois langues, l'argot new-yorkais des années 1960, le jargot breton... J'ai donc rencontré Annaïg Baillard-Gwernig, la fille de Youenn Gwernig. Mon projet de faire un livre de photographies autour d'une correspondance l'a enthousiasmée. Elle a traduit les lettres, j'ai mis les traductions dans ma poche, pris mon appareil photo et je suis parti sur les deux rives de l'Atlantique.



René Tanguy. Photo. DR

**René Tanguy** est né en 1955 près de Brest. Diplômé d'une licence de photographie, il partage la pratique de la photographie entre commandes institutionnelles, collaborations avec la presse et recherches personnelles tournées vers la mémoire et l'ailleurs, voyage éthique et voyage intérieur, avec en filigrane une réflexion sur sa propre histoire.

**Livres :** *Sad paradise, La dernière route de Jack Kerouac*, éditions Locus Solus, 2016 ; *Le Chat de Barcelone*, 2010 ; *Le Chemin de cécité*, Filigranes éditions, 2009 ; *L'Art de la mer*, Nathan, 2009 ; *Hommes de mer, Images en Manoeuvre*, 2002 ; *Les Chiens de feu*, catalogue d'exposition, 2002 ; *L'Étranger Provisoire*, Filigranes éditions, 1998.

#### Expositions :

- 2010
- L'Art de la mer, Musée Comarcal de l'Urgell, Tarrega
- 2009
- L'art de la mer, Tarragone, Espagne
- Filigranes expose, Hôtel de Sauroy, Paris Carré Bodoni, Cluny
- Invitations africaines, Centre Atlantique de la Photographie, Brest
- 2008
- Vues de l'île, Molène
- 2007
- Le Chemin de Cécité, Atelier De Visu, Marseille
- 2006
- Mois européen de la photographie, Confluences, Paris
- 2005
- Lieux de mémoire, l'été de la photographie, Stimulation, Strasbourg
- 2004
- Migrations, Mai Photographies, Quimper
- 2003
- Les Transaquatiques, Paimpol
- 2002
- Hommes de mer, Palais de Chaillot, Musée de la Marine, Paris
- La ligne bleue, Festival Off, Rencontres de la Photographie, Arles
- Le Chemin de cécité, Lesneven
- 2001
- Ailleurs, autrement, Les Estivales, L'Imagerie, Lannion
- 1998
- L'Étranger provisoire, Galerie Demi-Teinte, Paris Centre Atlantique de la Photographie, Brest

<http://www.renetanguy.com/>

**Vous êtes donc parti sur la route, sur les traces de Jack Kerouac... Quelques mots sur les voyages que vous avez faits ?**

**R.T.** Je suis parti sur la route, dans les airs, sur la mer... J'ai refait le chemin des migrants bretons qui embarquaient à Brest pour tenter leur chance de l'autre côté de l'Atlantique. Ils arrivaient dans la Nouvelle France, par la rive sud du fleuve Saint-Laurent au Québec, s'installaient en Gaspésie, autour de Rivière-du-Loup, à kamouraska ou Rimouski. L'ancêtre de Jack Kerouac avait pris cette route, il y a plus de 300 ans. Devenu chasseur, trafiquant, il négociait avec les indiens des peaux contre de l'alcool. Il était roublard, un peu bandit. Puis, j'ai suivi la marche des franco-canadiens qui, au début du XXème siècle sont allés travailler dans les usines de textile de l'Amérique du Nord, à côté de Boston, telle la famille Kerouac établie à Lowell, une de ces villes industrielles. J'ai poursuivi mon voyage à New York où Kerouac a rejoint Gwernig qui lui, avait quitté la Bretagne. Je suis retourné sur les rives de la Bretagne et au centre-Bretagne, le pays d'origine de la famille Gwernig et celui de Kerouac également. Le voyage s'est terminé à St Petersburg à côté de Tampa en Floride, là où est mort l'écrivain américain. Ces voyages ont duré six ans en tout.

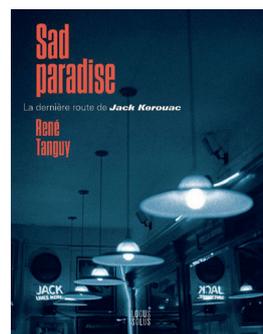
**Quelle a été votre méthode de travail quant aux prises de vue ?**

**R.T.** L'idée était de faire des allers-retours entre l'empreinte et la preuve. Les lettres sont présentées dans le livre de façon chronologique et sont la matière même de l'histoire. L'histoire de cette amitié. Avec la photographie, je voulais m'inspirer des lieux, de la géographie, voire de l'archéologie, de tout ce que je pouvais trouver comme traces mais également comme preuves. En ce sens, retrouver la maison des aïeux de Kerouac au centre de Huelgoat, photographeur l'inscription « 1668 » sur leur demeure située derrière l'église, prendre en photo la machine à écrire de Youenn Gwernig découverte par hasard dans sa maison, ainsi que ses gougues, sa pipe, et aller sur la tom-

be de Jack Kerouac... Ces éléments sont les preuves tangibles de cette histoire. Il existe aussi une partie plus arbitraire, abstraite, où l'on est dans la recherche, le sentiment, l'évocation. Pour ma part, je m'inscris dans une démarche photographique proche de Robert Frank qui a créé ce qu'on appelle le réalisme poétique. Ainsi, à partir des lieux réels et des traces que j'ai trouvées, j'ai tenté d'apporter une forme de poésie à mon travail photographique, en m'appuyant sur les lettres bien sûr, et sur l'œuvre de Kerouac que j'ai entièrement relue. J'ai aussi réécrit les chansons de Gwernig, lu ses ouvrages, ses poèmes. Ce matériau m'a accompagné. De toute évidence, ma propre histoire a joué un rôle important.

**D'ailleurs, vous dites dans une interview, à l'occasion de la publication de *Chemin de cécité*, que vous utilisez la photographie de manière autobiographique, que vous racontez des histoires proches qui structurent votre propre histoire, sur l'identité, le déracinement...**

**R.T.** En effet. Si je n'avais pas travaillé sur l'identité et le déracinement, l'histoire de Kerouac et de Gwernig ne m'aurait peut-être pas autant touché. Elle m'a même passionné et je m'y suis beaucoup investi. J'ai eu du mal à lâcher ces lettres, je voulais qu'elles soient miennes... Je n'ai d'ailleurs pas trop couru les éditeurs de peur de mettre un point final à ce projet. Quand j'étais en Gaspésie ou dans les Monts d'Arrée et que je pouvais relire leurs lettres, j'avais l'impression d'entendre leur voix. La correspondance rend vivants les épistoliers, et fabrique un autre temps, entre passé et présent. De même, dans les lieux que j'ai photographiés, il y avait à la fois leur absence et leur présence. Quand Roland Barthes dit dans *La Chambre claire*, *Notes sur la photographie* « c'est, et ça a été », il évoque cet entre-deux. Gwernig avait quitté son pays natal pour venir travailler dans le Bronx à New York où il est resté douze ans. Quand il éprouvait une trop grande



René Tanguy  
*Sad paradise, La dernière route de Jack Kerouac*  
Photographies : René Tanguy  
Lettres : Jack Kerouac et Youenn Gwernig, précédées de « Et on sera des rois » et « Fantômes » de Jean-Luc Germain  
Traductions et notes : Annaïg Baillard-Gwernig  
Éditions Locus Solus, octobre 2016, 206 pages.

Ouvrage publié avec le soutien de



René Tanguy  
*Sad paradise, La dernière route de Jack Kerouac*, pages 68-69.  
Photographie : Au Washington Jefferson Hotel dans la 51<sup>e</sup> rue, près des restaurants et bars bretons de New-York.



René Tanguy  
*Sad paradise, La dernière route de Jack Kerouac*, pages 40-41.  
Paradise dinner, un des bars favoris de Jack Kerouac à Lowell, installé dans un vieux wagon de chemin de fer.

mélancolie, il montait sur le toit de son immeuble avec sa cornemuse et jouait de la musique celte. Chez Kerouac, cette impression de déracinement était très forte car il ne s'était jamais senti véritablement américain. Sa langue maternelle était le français, il a appris l'anglais à 7 ans. Il ne s'est jamais considéré comme québécois non plus, parce qu'il était né aux États-Unis, mais aux États-Unis il parlait le joul et il était souvent la risée de ses camarades. Son apprentissage tardif de l'anglais a peut-être contribué à cette écriture au rythme dynamique et musical. Toute sa vie, il a cherché ses origines bretonnes. Dans ses lettres à Gwernig, il y fait sans cesse référence, d'autant plus qu'il se sait malade et se doute que la fin de sa vie approche. « Ti-Jean, n'oublie jamais que tu es breton » lui avait dit son père.

**Gwernig s'associe à cette quête. Il invite régulièrement Kerouac à voyager avec lui en Bretagne, et lui traduit des expressions en breton...**

**R.T.** Oui parce que Gwernig sent bien que Kerouac est perdu. Les trois dernières années de sa vie, il est abandonné de tout le monde, se fait avoir par ses éditeurs, n'a pas d'argent, même pas assez pour faire réparer sa machine à écrire... Youenn Gwernig est comme une sorte de bouée de sauvetage qui fera peut-être le lien avec son histoire et lui permettra enfin de s'enraciner en quelque chose de tangible. Malheureusement, ce projet de voyage tant souhaité dans les lettres ne va pas aboutir. Gwernig lui offre son billet pour la France – alors qu'il travaillait dur – mais Kerouac ne vient pas. Ce qui crée des tensions, qui finissent par se dissiper, et un nouveau voyage est programmé. Cette fois, Gwernig a quitté les États-Unis. Il est donc rentré en Bretagne définitivement et il attend son ami qui doit le rejoindre. Peu avant le départ, Kerouac meurt, son billet d'avion en poche.

Ni l'un ni l'autre ne savait à cette époque-là qu'ils étaient originaires du même village. Dans une lettre, Kerouac délire un peu sur ses origines et il pense même qu'il descend du pape. Les émigrés bretons avaient

tendance à croire que leurs ancêtres étaient des explorateurs, des corsaires, ou des nobles... Kerouac était aussi persuadé que son aïeul avait laissé un trésor...

**Est-ce que Gwernig vous a parlé de son amitié avec Kerouac ?**

**R.T.** Il m'en a parlé avec beaucoup de pudeur. Je pense aussi qu'il ne souhaitait pas être uniquement considéré comme étant le dernier ami de Jack Kerouac. Gwernig était poète, sculpteur, musicien, chanteur, producteur, il était éminemment respecté. Il a publié un roman autobiographique, *La Grande tribu*, édité chez Grasset, qui raconte son exil américain. À partir des années 1970, il a lancé le renouveau de la culture bretonne, avec Pierre-Jakez Hélias, Alan Stivell... Il a inventé les émissions en langue bretonne pour la télévision régionale.

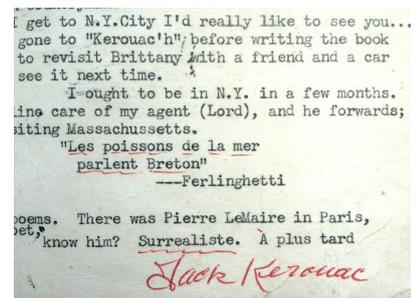
Lorsqu'il évoquait Kerouac, on décelait chez lui une grande tristesse. Tristesse de n'avoir pu sauver son ami, ce personnage hors du commun qui a révolutionné l'écriture et la culture américaine des années 1950. Pendant cette période, en pleine guerre froide, en plein maccarthysme, Kerouac prônait la liberté, l'amitié, tous les excès possibles, uniquement pour la recherche d'une forme d'épanouissement personnel. Il remettait complètement en cause l'« american way of life ». Ses propos et ses comportements estimés dangereux par bon nombre d'Américains l'ont conduit à se faire détester, comme tous les membres de la *Beat generation*. Kerouac disait que l'excès d'alcool était la seule forme de suicide acceptable pour un catholique comme lui. Il s'est rendu compte que tout ce pour quoi il s'était battu, son rêve idéalisé – l'Amérique des pionniers, les grands espaces, le respect des minorités, le vivre dans l'amitié, et l'affection (un concept qu'il empruntait à Arthur Rimbaud), une Amérique des origines, etc. – n'était pas possible...

Devenu livre culte dès sa sortie en 1957, *Sur la route* se vend aujourd'hui encore à 200 000 exemplaires par an.

**La correspondance révèle la forte complicité qui existait entre les deux amis et une connivence littéraire, intellectuelle...**



Reproduction de la carte d'identité du jeune Kerouac dans une vitrine de Merrimack Street à Lowell, Massachusetts, sa ville natale. René Tanguy, *Sad paradise*, éd. Locus Solus, page 19.



Fac-similé d'une lettre de Jack Kerouac adressée à Youenn Gwernig en mai 1966. René Tanguy, *Sad paradise*, éd. Locus Solus, page 29.



Youenn Gwernig dans son jardin à Locmaria-Berrien photographié par René Tanguy en 1999. *Sad paradise*, éd. Locus Solus, page 168-169.

**R.T.** Ils avaient beaucoup lu tous les deux et Kerouac connaissait très bien la littérature française, Céline bien sûr, dont l'écriture a influencé la sienne, mais aussi Genet, Rimbaud... Il était capable également de réciter par cœur du Shakespeare. Son style épistolaire est semblable à celui de ses romans. Certaines lettres sont magistrales. La correspondance montre aussi que Gwernig commence à écrire comme Kerouac, se met au diapason. Les expressions « cher Monsieur », « compatriote », « Meilleurs sentiments » des premières lettres sont abandonnées pour un tout autre registre à partir du moment où ils ont commencé à se voir et à faire la fête. *La Grande tribu*, publié à son retour en France, témoignera de ce rythme narratif inspiré par son ami.

### **Que diriez-vous pour caractériser cette correspondance ?**

**R.T.** Elle est révélatrice d'une amitié extrêmement forte, fraternelle, presque viscérale. Kerouac écrit à Gwernig, en juillet 1967 : « Je crois que tu es le seul homme que je connaisse aujourd'hui dont la conversation et la présence sont un cadeau ». Et puis, c'est une correspondance qui parle aussi de leurs difficultés à vivre dans leur temps, difficultés financières, difficultés dans le monde du travail. Il y est question de leurs origines bretonnes mais aussi de l'actualité, mai 68, les attentats, le « Québec libre » encouragé par De Gaulle qui donne aux Bretons l'espoir de leur indépendance. Enfin, il y a également ce rapport à l'écriture, à la littérature, la confirmation du style de Kerouac, les débuts de Gwernig romancier et son domaine de prédilection, la poésie.

### **Qu'est-ce qui vous a le plus touché dans cet échange épistolaire ?**

**R.T.** Le désarroi de Kerouac, sa détresse. La fascination qu'il exerçait sur moi quand j'étais adolescent s'est dissipée quelques années plus tard, peut-être parce que j'étais influencé par le cliché qui l'enfermait, à la fin de sa vie, dans une posture réactionnaire, très conservatrice, approuvant la guerre du Vietnam, condamnant les Hippies... Mais ensuite, je m'y suis de nouveau intéressé et j'ai lu quantité de livres sur lui. Bien connaître son histoire m'a permis de mieux l'apprécier, de le trouver beaucoup plus sympathique et attachant. La lecture de ses lettres à Gwernig confirme ce sentiment. Kerouac avait malgré tout encore de l'humour, de l'espoir, de nombreux projets... auxquels il ne croyait peut-être pas vraiment. Les actes manqués qui jalonnent cette correspondance la rendent encore plus touchante. Nous avons trouvé une dernière lettre, bouleversante, juste avant d'imprimer le livre. Elle est écrite par Stella Sampas, la veuve de Jack Kerouac, quinze jours après la mort de celui-ci. Elle explique à Youenn que Kerouac a bien reçu sa lettre de réconciliation

et qu'il est mort soulagé, rassuré d'avoir encore son amitié.

D'un point de vue photographique, il fallait que je sois un peu dans ce « Sad paradise » qui émane de cet échange de lettres. J'ai emprunté ce titre à un poème de Ginsberg adressé à Jack Kerouac et Neal Cassady avant leur départ sur les routes de l'Amérique et du Mexique.

### **J'imagine que vous avez fait une importante sélection parmi toutes vos photographies ?**

**R.T.** J'ai choisi 75 photographies parmi des milliers. Je fais confiance à l'intuition mais il arrive parfois qu'il y ait de fausses pistes... Les dernières semaines, je voulais retourner sur l'ultime lieu de résidence de Kerouac, en Floride, parce que j'avais raté des photos de sa maison, finalement je n'ai pas eu le temps. Je suis allé à Lisbonne. Me retrouver dans cette ville n'était pas anodin car Lisbonne correspondait au dernier voyage de Jack Kerouac, celui qu'il a fait au lieu de venir en Bretagne. Le projet s'est construit progressivement, une page après l'autre... Il n'a pas été facile de faire coexister lettres et photographies. En tant que photographe, j'ai dû trouver ma place et me frayer un chemin entre les lettres. Je tenais absolument à reproduire les originaux dans le livre afin qu'ils soient présentés comme des photographies, des images, qu'on puisse voir la trame, la typographie, les ratures, les dessins rajoutés, les signatures...

### **Le livre n'a pu être présenté à l'exposition « Beat generation » au Centre Pompidou mais il y aura bientôt une grande exposition à Vannes réalisée à partir de *Sad paradise*...**

**R.T.** Les commissaires de « Beat generation » m'avaient dit l'intérêt qu'ils portaient à ce livre mais malheureusement il n'a pu sortir à temps pour figurer dans l'exposition du Centre Georges Pompidou.

C'est au musée de la Cohue, un beau musée en plein centre ville, en face de la cathédrale de Vannes où a lieu le festival de la photographie chaque année, que seront présentés au printemps 2017 des clichés grands formats, et des extraits de lettres mis en exergue sur les murs, un peu comme dans l'exposition « Beat generation ». J'aime bien cette idée de montrer des morceaux choisis puis de se référer à l'ouvrage pour lire les lettres dans leur totalité.

Chaque année je vais au festival « Celebrates Kerouac » à Lowell, la ville où est né l'écrivain et pour la prochaine édition, je vais lire la correspondance de Kerouac et Gwernig, accompagné de musiciens, devant un public américain qui ne connaît pas cet échange. Les lettres continuent leur vie...

## Jack Kerouac

# Portrait

Par Corinne Amar

Il était écrivain et poète, né à Lowell, dans le Massachusetts, un 12 mars 1922, mort à St Petersburg, en Floride, le 2 octobre 1969, 47 ans, plus tard ; il fut, avec William Burroughs et Allan Ginsberg, à l'origine d'un certain mode de vie de la jeunesse des années 1960, libération sexuelle comprise, qui ébranla l'Amérique dans ses certitudes ; celle de la *Beat Generation*, et révolutionnera, à sa manière, les sphères du roman et de la poésie.

« Je suis en train d'écrire trois nouveaux romans et un grand essai sur Wolfe (pour mon propre plaisir)... Les trois nouveaux romans ont pour titre *Docteur Sax* (qui traite du Mythe américain tel que nous l'avons connu gamins [...]) et *The Imbecile's Christsmas* [...] et enfin un roman picaresque situé en Amérique, *Sur la route*, qui traite simplement du stop et des chagrins, des difficultés, des aventures, des efforts et du labeur dans tout ça (deux garçons qui vont en Californie, un pour retrouver sa nana, l'autre à la recherche d'un Hollywood doré ou d'une illusion de ce genre, et ayant à travailler dans des fêtes foraines, des cantines, des usines, des fermes, tout au long de la route, arrivant en Californie pour ne rien y trouver... et repartant dans l'autre sens) » Voilà ce que Jack Kerouac écrira, le 19 octobre 1948, à Hal Chase, l'ami, anthropologue qui lui présentera le poète et écrivain Neal Cassady, (Kerouac, *Sur la route et autres romans*, Quarto Gallimard, 2003, exergue p.69). *Docteur Sax*, écrit en juillet 1952, sera publié en 1959 (Gallimard, Folio, 1994) ; quant à *Sur la route* (*On the Road*), roman sans doute le plus connu de Kerouac, écrit de 1948 à 1956, et relatant ses voyages à travers les États-Unis, entre 1947 et 1950, en bus, en auto-stop, en taxi déglingué ou en Cadillac, en solitaire ou avec Neal Cassady - qui lui inspirera le personnage de Dean Moriarty -, il paraîtra en 1957, et sera à l'origine de son succès.

Ode aux grands espaces, vertige entre extase et détresse, mélancolie blues sous la découverte de mondes nouveaux ; ce roman mythique, à la prose spontanée et inspirée du phrasé du jazz dont il raffolait, Kerouac le construira en trois semaines, sans paragraphe, unique bloc de mots dans une

compréhension quasi intuitive de l'ensemble, enregistrant par écrit - matériau brut, sans concession -, tout ce qui le touchait, et convaincu que la réalité s'évanouissait au moment même où elle se manifestait. « J'ai connu Dean peu de temps qu'on a rompu avec ma femme et moi. J'étais à peine remis d'une grave maladie dont je n'ai rien à dire sinon qu'elle n'a pas été étrangère à cette lamentable et déprimante rupture, à mon impression que tout était foutu. Avec l'arrivée de Dean Moriarty commença le chapitre de ma vie qu'on pourrait baptiser « ma vie sur la route ». Auparavant, j'avais souvent rêvé d'aller dans l'Ouest pour voir le pays, formant toujours de vagues projets que je n'exécutais jamais (op.cité, p.73.) » Ainsi commence *Sur la route*, avec son déclencheur en écriture : Neal Cassady, séducteur bisexuel, « un corps de statue grecque, aux sourires suaves de vainqueur », amateur passionné de voitures qu'il volait sans vergogne, *cow-boy* à la culture métissée, ayant grandi auprès d'un père alcoolique et vagabond, fréquentant les malfrats avant même l'âge de quinze ans, mais se nourrissant, dans les bibliothèques, de Shakespeare, de Nietzsche, de Proust ... « J'ai eu l'idée du style spontané de *Sur la route*, en voyant comment le bon vieux Neal Cassady m'écrivait ses lettres, toutes à la première personne, rapides, folles, confessionnelles, totalement sérieuses, très détaillées, avec des noms véritables dans son cas (...) », répond-il, lors d'un entretien, avec Ted Berrigan (traduit par Gérard-Georges Lemaire), en 1968, pour la *Paris Review*, sur le style (dossier *Jack Kerouac*, dans *Le Magazine littéraire*, n° 157, février 1980).

L'ombre au tableau de Kerouac, il faudra la chercher au fond de sa petite enfance hantée par ce frère aîné, Gérard, au souvenir magnifié parce que, mort. Il était mort dans sa neuvième année, longuement malade, et pourtant lumineux, fou de dessin et d'histoire religieuse, à la fois saint et martyr, sage précoce de cette sagesse qui savait la mort inéluctable, et dont les agonies teintaient d'une couleur étrangement funèbre l'univers du petit Jack alors âgé de trois ans, à qui la mère, Gabrielle, quoique aimante, consacrait si peu de temps, tout entière accaparée qu'elle était par l'aîné qu'elle adulait, cet ange à qui Jack voudra pour toujours se mesurer, aspirant à l'élévation mais attiré par la dérive, les paradis artificiels et les bas-fonds. Le père, Leo, possédait son imprimerie où il travaillait plutôt seul, rentrant le soir, imprégné de l'odeur de l'encre et les bras chargés des journaux et prospectus liés à son travail (monde que Jack découvrira enfant, passant aussi des heures dans l'atelier à apprendre à taper à la machine).

À la mort de Gérard (Leo s'en ira, ayant déjà une vie en dehors du couple), Jack se verra se substi-

tuer à son frère dans l'amour ravagé de sa mère - amour protecteur mais aussi castrateur -, mais, coupable d'exister à la place du mort, usurpateur voire maudit, quand, décevant, il lui sera reproché de n'être pas mort à la place de Gérard. Et sans doute, verra-t-il, plus tard, dans sa vie dissolue, cette consommation effrénée de drogues, comme un désir inconscient d'échouer, une sorte de vœu de mort...

D'origine canadienne française, Kerouac commencera à apprendre l'anglais vers l'âge de sept ans. Dans la communauté dans laquelle il grandit, on parlait un dialecte canadien, le « joual », la langue des Canucks, et peu l'anglais ; sa langue maternelle le marquera qui jouera un rôle clé dans la conception de l'ensemble de son œuvre. De ce point de vue, rappellera Yves Buin, son biographe ; « Kerouac est Américain comme par effraction ». (*Kerouac*, folio Biographies, Gallimard, 2006.)

Les amitiés que Kerouac nouera à Lowell (il les gardera quasiment toute sa vie) compteront, de même que le sport. Il avait des qualités d'athlète et il était attiré par le football américain. Il aimait les livres passionnément, en autodidacte plus qu'en bon élève et, ambitieux, il investissait dans le football, aspirant à devenir un champion riche et célèbre. Une blessure viendra compromettre définitivement sa carrière sportive, en 1940, et un an plus tard, son échec à l'examen de fin de première année à l'université, comme le désaveu de ses parents, rendront décisive la nécessité d'un changement, d'un vrai départ. À son ami, Sebastian Sampas, il écrivait : « Oh Sam ! Je suis passionné et je suis las. Je suis fou, désespéré. Oui - « Mes bras me pèsent, j'ai le blues : j'ai le cœur au bord des lèvres et c'est un fait... Je ne sais pas ce que j'ai fait - peur de rentrer à la maison, trop fier et trop malade pour revenir dans l'équi-

pe de football, passionné et las, sans un endroit où aller, je ne connais pas une âme (...) » (Lettre datée de mi-septembre 1941, in *Jack Kerouac, Lettres choisies 1940-1956*, traduction Pierre Guglielmina, Gallimard 2000, p.32). Il trouva, pour survivre, du travail dans un garage... Il rêvait de départs, il s'était trouvé un maître, le romancier autobiographe Thomas Wolfe, et découvrait le jazz et les excitants - l'alcool, la marijuana - dont il ne pourrait plus se libérer...

---

## Sites internet

### Éditions Locus Solus

<http://www.locus-solus.fr/>

### René Tanguy

<http://www.renetanguy.com/>

### La Grande Tribu Gwernig

<http://www.gwernig.com/>

### Jack Kerouac

<http://www.jackkerouac.com/>

### France Culture : Jack Kerouac - expo Beat Generation

<https://www.franceculture.fr/personne-jack-kerouac.html>

### Jack Kerouac, Lettres choisies 1957-1969. Par Olivier Plat. Site Fondation la Poste.

<http://www.fondationlaposte.org/florilettre/articles-critiques/jack-kerouac-lettres-choisies-1957-1969par-olivier-plat/>

---

# Lettres choisies

Jack Kerouac - Youenn Gwernig

© Éditions du Locus Solus, novembre 2016

## Youenn à Jack

New York c/o Lord le 15 octobre 1966

Cher Jean-Louis-Jack,  
J'espère que tu as bien reçu ma lettre de Bretagne. J'aurais dû te répondre à ta carte plus tôt, mais j'ai vraiment dû partir plus vite que prévu après l'avoir reçue, et j'ai été tellement occupé dans ce paradis, repaire de vieux pirate pendant trois mois ! Bon, je ne vais pas te rejouer le sketch du Français pour me justifier, étant donné que je ne suis qu'un Breton, c'est-à-dire Français uniquement à cause d'une supercherie stupide, de Dame Histoire.

Tu sais, tes oncles qui se sont battus pour préserver le « c'h » de ton nom en breton devraient être « Kerwrac'h ». Mais ça, c'est pour les puristes. En ce qui concerne le Morbihan, cela veut dire Petite Mer : « mor », mer, « bihan », petite. Cette Petite Mer est tout simplement la Baie de Vannes (Gwened en breton) et cette nouvelle appellation du Comté historique de -Vannes a été donnée par ce crétin de Napoléon, lorsqu'il le transforma en un *department*, pardon, département. Comme tu dois le savoir, c'est dans cette région que les révolutionnaires français rencontrèrent la résistance la plus forte, dans les années 1789. Le chef des rebelles s'appelait Kadoudal, un de nos plus grands héros bretons, bien sûr. Ce mec, c'était vraiment quelqu'un ! Quand la révolution z débuté, il a immédiatement rejoint le mouvement antiroyaliste. Étudiant à l'Université de Rennes, il a mené des hordes d'étudiants dans les rues, saccageant des manoirs et des châteaux de la noblesse, violant de tendres héritières dans les églises et tout un tas de trucs horribles. Mais quand l'Assemblée Constituante à Paris supprima le Parlement de Bretagne, tout changea. Il reprit le chemin de son natif comté de Vannes pour lever une armée de paysans, qui désirait ardemment se battre au côté du Roi (dont il n'avait rien à foutre), et de l'Église (dont il était, bien entendu, un fils fidèle). Son véritable but, crois-moi, était de retrouver l'autonomie, la liberté que les Bretons avaient perdues.

Je viens juste de recevoir le dernier numéro du magazine *Ar Vro* (Le Pays), une publication bretonne en français, dans laquelle j'ai trouvé un court poème signé J.-P. Lemaire. Il doit s'agir du barman surréaliste que tu as rencontré à Paris. Le poème parle précisément de Kadoudal, je te le livre *in extenso* : (...)

Quant à moi, je n'écris pas en français, je veux dire, que j'ai cessé d'écrire en français depuis des années, qu'ils aillent au diable ! Dans leurs écoles, ils ont réussi à modeler mon esprit jusqu'à un certain point, mais ils n'ont pas réussi à atteindre mon âme, et je me devais de revenir à cette langue sauvage que mon père m'a transmise. Ouah, maintenant je deviens pompier, une chose que je déteste. De plus, je continue à écrire en français, mais pas pour publier, juste pour le plaisir. (...)

Quand tu viendras à New York, merci de m'appeler, j'aimerais bien qu'on boive un coup ensemble, sacrée tête de Breton ! Téléphone : WE3-2489, après 17h30 (je passe mes journées à la mine de sel).

Milleurs sentiments bretons

Jack à Youenn,

19 juillet 1967

Cher Youenn,  
As-tu vu de quelle drôle de façon j'ai torchonné l'adresse sur l'enveloppe, j'ai d'abord écrit « Hugelgoat », puis je l'ai effacé, j'ai pensé à la mère d'Hugo qui était bretonne alors que son père était un sale type de Besançon. (Victor Hugo, dans son récit Quatre-vingt-treize).

Alors, comment se passent tes trois semaines de vacances à Huelgoat ? As-tu pris le temps d'aller à Paris ? Si j'avais pu t'accompagner (je n'ai toujours pas reçu l'argent comme je m'en doutais), on aurait pris d'assaut le Bar des Gentilhommières et bu du cognac et puis on serait allé au coin de la rue Saint-André-des-Arts, pour un petit dîner gastronomique. La prochaine fois. Je me fais une cagnotte pour ça. Nous ferons un voyage en Bretagne et en France, un hiver quelconque, quand il n'y aura personne sur les plages. En attendant, je crois que je vais me faire un petit voyage à New York City avec mon beau-frère Nicky, le grand sergent de l'armée qui tient le bar d'ici, et on se verra là-bas. S'il te plaît, quand et si tu réponds à ma lettre, laisse-moi l'adresse de ton atelier de sculpture, et le numéro de téléphone, comme ça, je pourrai t'appeler, soit là-bas ou à ton appartement de Ryer Avenue. Dès qu'on aura pris la route avec la voiture de Nicky, on pourra se donner rendez-vous dans la soirée ou à l'aube, et montrer à Nicky, qui est notre bande de hippies, qui se trouve, d'ailleurs, entre la 8e avenue et la 23e Rue, proche du quartier des danseuses du ventre grecques... et où nous pourrions manger des têtes d'agneaux enveloppés dans des feuilles de figuier. Tu m'as dit que tu voulais que je t'envoie une lettre des USA en Bretagne, la voici, et ne m'en veux pas si je ne sais pas quoi dire, ta présence spontanée n'est pas là pour m'aiguiller, sur les folies que je devrais t'écrire les unes après les autres. Mais j'espère que ta femme va bien, j'ai oublié son prénom étrange, et que tes filles vont bien aussi. Si tu vas à Brest essaye de rencontrer Pierre Le Bris, le libraire de la rue de Siam, et si tu le vois, demande-lui s'il se souvient de moi, s'il a fait des recherches sur ma famille, et dis-lui de garder un œil vigilant sur Satori à Paris chez Gallimard, car il est dans le livre (mais là, il tient un restaurant au lieu d'une librairie, tu vois ?), pour le protéger de la merde. C'est vraiment un bon gars, j'espère que tu vas le rencontrer. Comme toi, il ressemble à un juif, c.à.d, qu'il ressemble à un ancien Breton Vénète, probablement rescapé de l'anéantissement de l'Atlantide.

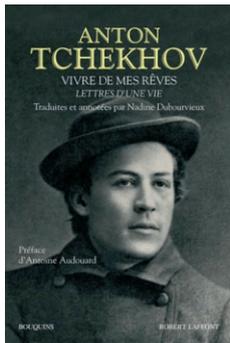
Tu me manques vraiment. Je crois que tu es le seul homme que je connaisse aujourd'hui dont la conversation et la présence sont un cadeau, enfin. Mais ne parle pas autant, laisse-moi en placer une de temps en temps. J'ai lu la visite de Boswell à Rousseau, et Boswell parlait tellement que Rousseau s'ennuyait, mais c'étaient de grands amis. J'ai ensuite lu la visite de Boswell à Voltaire. C'est drôle de comparer Rousseau et Voltaire (Arouet) à travers les yeux de Boswell : Rousseau en peignoir, malade, dépressif, donneur de leçons, et puis Voltaire portant la perruque dans son joyeux château en Suisse, pleurant de joie, en bonne santé, écrivant comme un fou à la lumière de la bougie, pendant que ses invités mangent et boivent à l'étage en dessous, débauchés ou plutôt amoraux, mais français tous les deux. J'ai aussi lu des livres sur l'Italie. Je dois rester à la maison pour tenir la boutique. J'ai pensé faire un voyage à Rivière-du-Loup, Gaspé, Canada, tout seul en août « août ? » « août ? » Comment ça s'écrit août ? Regards from my heart. Hi from Mémère and Stella. Write a little card to Jean.

Jean

## Anton Tchekhov

# Lettres d'une vie

Par Gaëlle Obiégly



Ce sont bien les lettres d'une vie, comme indiqué sur la couverture du livre au-dessus du visage de Tchekhov. Jeune, glabre, joufflu, ce n'est pas son visage le plus connu, il n'a pas de lunettes. Pour ce portrait l'écrivain n'arbore aucun attribut d'intellectuel. De toute façon, c'est une posture qu'il a dédaignée. De même que lui répugnent les privilèges,

la gloire que lui vaut sa qualité d'écrivain. Cela lui répugne au point qu'il parle alors de se retirer « dans une ferme ». Anton Tchekhov a une passion pour « les gens ordinaires ». Si certains s'étendent sur la condition de l'artiste, de l'écrivain, Tchekhov, lui, auteur de premier plan, ne s'attarde pas sur les affres, sur les difficultés, sur les désillusions. Il dit qu'il ne souffre pas plus que « les cordonniers, les mathématiciens, les conducteurs ». Celui qui parle par sa bouche n'est d'ailleurs pas spécialement un intellectuel mais quelqu'un. Juste quelqu'un. Dans une lettre adressée à Souvorine, ce magnat de la presse, l'auteur s'avoue dégoûté par la cour qui lui est faite. On l'invite partout, on le reçoit comme un « général à la noce » parce qu'on le voit comme un individu pas ordinaire. Mais, remarque Tchekhov, le jour où ses connaissances le considéreront comme un simple mortel, ils cesseront de l'aimer. Il trouve cela infect. En 1888, année où il écrit cette lettre, il a déjà publié énormément de textes, la plupart sont des récits brefs. La concision est, du reste, ce à quoi Tchekhov s'efforce. Il est célèbre, il a beaucoup écrit. Ses nouvelles paraissent dans des revues, des journaux. En cette année 88, il a 28 ans. Il a commencé à publier huit ans plus tôt. Cela devait lui rapporter un peu d'argent, s'ajouter à ses gages de professeur particulier. Il en avait besoin pour assurer la subsistance de sa famille puisque son père avait fait faillite peu de temps après avoir ouvert son épicerie à Taganrog.

C'est un des lieux fréquemment mentionnés dans les lettres. Il y a quelques lieux associés à l'auteur de *La dame au petit chien*. Outre Yal-

ta, devenue ville de littérature et d'histoire, sont commentés Melikhovo, Moscou, Sakhaline. Le ton de ces mille pages – savamment élaborées par Nadine Dubourvieux – lui donne l'allure d'une conversation. Si bien que l'homme qui écrit ces lettres devient pour le lecteur une sorte d'ami. Toujours bienveillant et drôle, mais aussi d'une franchise exigeante, Anton Tchekhov s'adresse avec naturel à ses proches comme aux éditeurs, aux femmes courtisées, à ses médecins, à sa femme. Ces derniers destinataires interviennent tardivement dans le volume, puisque la rencontre entre le dramaturge et l'actrice qu'il épousera se produit quatre ans avant qu'il décède. Comme elle est souvent sur les planches des grandes villes russes, et lui en Crimée où il s'est installé, les époux s'écrivent beaucoup. Loin de lui la plupart du temps, Olga Knipper accompagne néanmoins Tchekhov durant les dernières années de sa vie. C'est lui qui a tenu à ce qu'elle garde son activité professionnelle, à une époque où il n'était pas évident de travailler tout en étant épouse. Il est important de souligner cette particularité du couple Tchekhov pour nuancer ses propos misogynes. Malgré ses contrats, l'actrice trouvera le temps de partir en voyage avec son mari qui, mal en point, espère retrouver la santé grâce à un séjour en Allemagne. A proprement parler, ce sera son voyage ultime. Il sera alors auprès de son épouse inespérée. Il meurt à l'âge de 44 ans, après une longue période de souffrance dont il parle à peine dans ses lettres. Au contraire, à chacun de ses interlocuteurs il laisse entrevoir sa guérison imminente. Puisqu'il se trouve, inhabituellement, aux côtés de sa femme, il n'est pas nécessaire de lui écrire. C'est à sa sœur Macha qu'il s'adressera en dernier. Ils sont très attachés l'un à l'autre. Tchekhov lui raconte tout et il la choie. Elle s'occupe des affaires de ce frère aîné, qu'il s'agisse de meubler une maison, d'arroser ses plantes, de faire des copies de textes, de lui présenter des femmes. Elle lui a fait connaître Olga qu'il a épousée tardivement. Peu après le mariage dont il informe sa sœur par courrier, il lui assure que cela ne changera rien aux relations qu'il a toujours eu avec elle. Il semble que pour lui, le mariage n'exige aucun sacrifice.

L'autre périlleux voyage, Tchekhov l'a fait en 1890. Il est parti seul pour Sakhaline, qui est un bague. En chemin pour cet endroit reculé, il écrit de copieuses lettres aux Tchekhov. Il y décrit la population, les paysages, l'ambiance des régions qu'il traverse. Parfois, il ne parle que de nourriture et s'en excuse. Les sujets manquent, dit-il. Il y a des moments où il ne se passe rien, où on ne voit rien. D'autres fois, l'ennui le stimule. Il dépeint alors son environnement avec même une fascination pour la torpeur qui y règne. Quand il navigue sur la Kama, non loin de Ekaterinbourg,

il observe la grisaille des villes croisées et de leur population. « On dirait que leurs habitants sont employés à la fabrication des nuages, de l'ennui, des palissades mouillées – que c'est leur seule occupation. » Tchekhov endure l'ambiance morose du pays, bien avant sa soviétisation. Il l'endure tout au long de son périple vers Sakhaline, mais son humeur n'est jamais affligée. C'est un « voyage tuant », même cela il le dit sur un ton enjoué. Ces lettres-là sont des petits récits, des pages de journal, un journal qui n'a rien d'intime. Il consigne des péripéties, des descriptions, fait quelques remarques, tout cela toujours avec brièveté. Il s'adresse à toute sa famille. Peut-être imagine-t-il les veillées au cours desquelles les lettres seront lues à haute voix par les membres de la fratrie. Arrivé sur l'île de Sakhaline, Tchekhov donne peu de nouvelles. Il est occupé par son projet. Pendant trois mois il étudie la vie locale. Il remplira plus de dix mille fiches au fil de ses rencontres avec tous les habitants. Il a « pu voir tout ». Au moment où il quitte cette grande île aux confins de la Sibérie, il ne sait pas ce qu'il fera de toutes ses notes. Alors qu'à sa famille, il racontait le terrain, quand il écrit à Souvorine il parle de sa méthode. Il lui dit qu'il a recensé toute la population de Sakhaline, qu'il est entré dans toutes les isbas, qu'il a parlé à chacun, qu'il a fait le tour des colonies. Bref, « pas un seul bagnard ou un seul colon qui n'ai parlé avec » lui. Ce que Tchekhov a vu là-bas, tant sur cette île de bagnards que sur la côte pacifique c'est la misère humaine. D'ailleurs, il ne dit pas « misère » mais plus sobrement « pauvreté ». « Une pauvreté, une ignorance et une nullité capables de conduire au désespoir. » Cette expérience l'a porté à sa maturité d'écrivain. Dans sa préface passionnée, Antoine Audouard compare cela à la déportation de Dostoïevski au bagne de Sibérie sans négliger de préciser que celui-ci y fut condamné. Tandis que Tchekhov s'est voué à cette mission dont il a, finalement, tiré un livre moins abordable que

les lettres écrites au cours de ce voyage. Son humanisme consiste à considérer chaque personne, parce qu'aucune n'est insignifiante. Dès l'âge de 19 ans, il aura exprimé cette conviction.

---

Anton Tchekhov  
Vivre de mes rêves - Lettres d'une vie  
Nadine Dubourvieux (Traducteur), Antoine Audouard (Préfacier)  
Éditions Robert Laffont, Coll. Bouquins  
13 octobre 2016, 1120 pages.

Ouvrage publié avec le soutien de



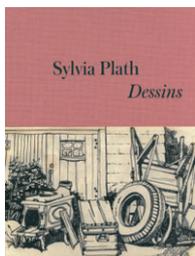
Lire FloriLettres n°93, mars 2008.  
*Anton Tchekhov*  
Entretien avec Virgil Tanase  
(Propos recueillis par Nathalie Jungerman)

---

# Dernières parutions

Par Elisabeth Miso

## Art

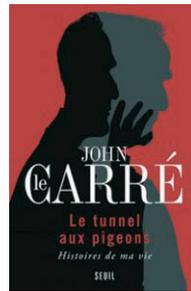


**Sylvia Plath, *Dessins*.** Traduction de l'anglais Valérie Rouzeau. Introduction Frieda Hughes. « [...] le dessin m'apporte un tel apaisement, plus que la prière, plus que la marche, plus que tout. Je peux m'absorber tout entière dans le trait que je trace, et m'y perdre [...] », écrit Sylvia Plath à son mari Ted Hughes en octobre 1956. Célèbre pour ses poèmes et son roman semi-autobiographique *La Cloche de détresse*, Sylvia Plath a placé la poésie au centre de son existence mais a aussi puisé dans

les arts plastiques une constante source d'inspiration. Elle a notamment composé pour la revue *ARTnews* une série de poèmes dédiés à Klee, au Douanier Rousseau ou à De Chirico et a elle-même assidûment pratiqué le dessin, caressant le rêve de voir ses productions publiées par le *New Yorker*. Dans une interview accordée en 1958 elle décrit ainsi son rapport à la peinture : « J'ai une imagination visuelle. Et quand je me tourne vers d'autres formes d'art, c'est instinctivement vers la peinture et non la musique... C'est devenu pour moi une évidence. » L'ensemble de dessins à l'encre réuni ici, éclaire donc ce versant méconnu de sa créativité. Réalisés en 1956 et 1957, ils témoignent de l'influence décisive de ces deux années dans la courte trajectoire de la poétesse et romancière américaine qui s'est suicidée en 1963 à l'âge de 30 ans. C'est en effet l'époque exaltante de ses études au Newnham College de l'université de Cambridge grâce à l'obtention d'une bourse Fulbright et de sa rencontre avec le poète Ted Hughes. Vues de Cambridge, de Paris et de Benidorm lors de son voyage de noces, bateaux de Cape Cod à son retour aux États-Unis en 1957, vaches anglaises, bouilloire, parapluie, châtaignes ou chaussures ; elle croque inlassablement les lieux et les objets de son quotidien. Des lettres et un extrait de son journal complètent cet univers graphique, collection personnelle de Ted Hughes offerte à ses enfants Frieda et Nicholas avant sa mort. La correspondance et le journal, tout comme la préface de sa fille Frieda Hughes, illustrent bien la passion de Sylvia Plath pour l'art et la littérature et la puissante stimulation de son histoire d'amour. Ne confie-t-elle pas à sa mère en octobre 1956 au sujet de son époux : « J'écris, je pense, j'apprends à merveille auprès de lui ; loin de lui, je me sens coupée en deux et ne peux travailler convenablement que lors de brefs sursauts de stoïcisme... » Éd. de La Table Ronde, 89 p., 22 €. Paraît également chez le même éditeur *Froidure* de Kate Moses, un roman qui met en scène les derniers mois de la vie de Sylvia Plath à Londres à l'hiver 1962. [Elisabeth Miso](#)

## Mémoires

**John le Carré, *Le tunnel aux pigeons. Histoires de ma vie*.** Traduction de l'anglais (Grande-Bretagne) Isabelle Perrin. « Si je considère ma vie jusqu'à aujourd'hui, je la vois comme une série d'engagements et de fuites, et je suis reconnaissant



à l'écriture de m'avoir permis de rester plutôt sain d'esprit et relativement honnête. » David Cornwell alias John le Carré, maître incontesté du roman d'espionnage, ne risquait pas de verser dans les confidences intimes pour ce livre de souvenirs. L'homme a trop le goût du secret et d'élégance pour cela. En formidable conteur qu'il est, tout à la fois drôle et lucide, il fait renaître du passé anecdotes et expériences personnelles et se concentre plus particulièrement sur son activité d'écrivain, sur la capacité des faits vécus à nourrir son imaginaire

et ses romans. Né en 1931, il a étudié à Berne et à Oxford, a enseigné l'allemand à Eton, a appartenu au renseignement britannique de 25 à 33 ans (MI5 et MI6), en pleine Guerre froide, puis s'est consacré à l'écriture avec le succès qu'on lui connaît. « L'espionnage et la littérature marchent de pair. Tous deux exigent un œil prompt à repérer le potentiel transgressif des hommes et les multiples routes menant à la trahison. Ceux d'entre nous qui ont été intronisés dans le monde secret ne le quittent jamais vraiment. » Lui reviennent en mémoire le tournage sous tension en 1965 de *L'Espion qui venait du froid* avec Richard Burton, les projets de films avortés avec Fritz Lang, Coppola, Sydney Pollack ou Kubrick. Les rencontres avec Yasser Arafat à Beyrouth, le physicien Andreï Sakharov, un mafieux moscovite, deux anciens chefs du KGB, lors de ses nombreux voyages d'observation pour coller au plus près de l'histoire contemporaine qu'il dépeint sur le papier. Il évoque les agents doubles Kim Philby et George Blake, brosse les portraits d'Alec Guinness qui incarne George Smiley dans une adaptation de *La Taupe* et d'Yvette cette française dévouée au sort des enfants cambodgiens, qui lui a inspiré le personnage de *La Constance du jardinier* et parle avec pudeur de son père, un escroc notoire, et de sa mère absente. « Né dans le mensonge, éduqué dans le mensonge, formé au mensonge par un Service dont c'est la raison d'être, rompu au mensonge par mon métier d'écrivain. En tant qu'auteur de fiction, j'invente des versions de moi-même, jamais la vérité vraie, si tant est qu'elle existe. » Éd. du Seuil, 366 p., 22 € [Elisabeth Miso](#)

## Journaux



**Henry Raczymow, *D'un écrit vain*.** La lecture de *l'Atelier noir* d'Annie Ernaux a donné l'idée à Henry Raczymow de se pencher sur sa correspondance conservée des années 70 jusqu'à ces dernières années sous la forme d'un journal-commentaire. Quelle valeur renferment les écrits d'un écrivain en dehors de son œuvre ? Quelle fonction cache une correspondance sans réelle qualité littéraire ? Qu'est-ce qui retient un écrivain ou toute autre personne de s'en défaire quand elle n'évoque plus grand chose à ses yeux, quand elle a perdu tout son sens ? Si ce n'est l'intérêt justement de garder une trace visible du passage d'une vie. « Ce que me dit cette

lettre a peu de sens, je veux dire : un sens très faible, ténu, menu. C'est que la vie dont elle témoigne est révolue [...] De la mort, cette lettre est la lettre. La lettre-déchet. La lettre vouée au déchet. Car de la lettre que je reçois et que je relis des décennies plus tard, tout contexte s'est effacé. Le mien, celui de mon correspondant et le nôtre : l'implicite de notre actualité commune. » L'objectif de ce journal est clair, il s'agit pour l'auteur d'ausculter un choix de courriers intimes ou liés à la parution de ses livres et d'écrire autour du constat « que la pensée de la mort (nous) est consubstantielle ». Lettres d'éditeurs de refus ou de publication inscrivant ses premiers pas d'écrivain,

élans épistolaires d'une admiratrice de ses ouvrages, réponse tardive d'un amour d'adolescence parti à New York recontacté vingt ans plus tard après être tombé par hasard sur une ces toiles dans une exposition, missives de proches qui le renvoient à la douleur des disparitions successives de son ami d'enfance Nathan, de son frère et de sa mère. Au fil des correspondants et des années, la conversation porte sur la judéité, l'érudition, l'écriture ou la notion de couple, thèmes récurrents dans l'œuvre de Henry Raczymow. Éd. des Busclats, 130 p., 12 €. Elisabeth Miso



### Hélène Gestern, *L'odeur de la forêt*.

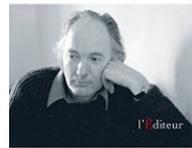
« Comme presque chaque nuit, je commence à tourner et retourner mon insomnie en pensant à toi. Si tu avais été là, contre ton corps j'aurais allongé mon éveil, le laissant peu à peu se dissoudre dans le rythme de ton souffle, dans la quiétude tiède du lit partagé. » Début du roman. La narratrice évoque la perte et le deuil de l'homme qu'elle aimait. Mais elle n'est pas que cela, froid, manque, insomnie, vide, noir absolu ; Elisabeth Bathori est surtout, historienne de la photographie, spécialiste de la première

Guerre mondiale et de ses tranchées. À ce moment précis où son monde intime s'est écroulé, elle est chargée d'une mission par une vieille dame : expertiser la correspondance de guerre et les photos de son oncle, Alban Willecot, lieutenant, mort au front en 1917, jeune homme arraché à ses études d'astronomie par la guerre, amoureux de poésie, de photographie et d'une jeune femme, Diane, à qui il écrit régulièrement. Il se trouve aussi être l'ami d'un des plus grands poètes de l'époque, Anatole Massis, avec qui il entretient aussi une correspondance précieuse. Elisabeth va accepter de se retrouver happée par les lettres d'un soldat dont elle ignorait l'existence quelques mois plus tôt, se laisser guider par *une mémoire qui ne lui appartenait pas* ; quelque chose en elle dira oui, qui allait pousser « obscurément les parois du chagrin pour réclamer l'énoncé de la lumière ». Elle va ainsi plonger au cœur d'une histoire familiale qui la mènera, à son insu, au plus près d'elle-même, dans un exil salvateur. Quelques mois après avoir accepté ce dossier, alors qu'elle s'est prise d'affection pour la vieille dame qui a décidé de faire d'elle son exécutrice testamentaire, cette dernière meurt, en lui léguant sa maison à la campagne, des travaux en reste, des malles pleines de vêtements, de secrets, des murs habités et la tombe d'une fille, dans la proximité, à fleurir. Dans ce roman si ample qu'il en est plusieurs à la fois, si réussi de bout en bout qu'il subjugué, c'est une reconstitution multiple du passé, une enquête historique au cœur même de plusieurs vies - celles qui appartiennent à l'histoire et celle, en filigrane, personnelle, pudique, étonnamment vivante, de la narratrice ; récit où se juxtaposent lettres, extraits de journaux, photographies, cartes postales ; où se découvrent des villes, Madrid, Lisbonne ; des portraits de femmes, dont celui de Diane - par le biais de son journal intime et codé dont Elisabeth parviendra à décrypter le code -, où naît la rencontre inattendue, au Portugal où son

enquête la mène, du désir sinon de l'amour, en Samuel avec qui elle retrouve *les geste oubliés, l'émoi de la peau*. Dans ce roman si érudit, si maîtrisé sur la longueur, on pourrait se demander maintes fois qui est réellement l'auteur : est-elle écrivain, professeure d'histoire, historienne de la photographie, romancière, psychanalyste ? Sans doute, tout cela à la fois... Éd. Arléa, 704 p., 27 €. Corinne Amar

## Biographies

Pierre de Bonneville  
**Thomas Bernhard**  
*Une vie sans femmes*



### Pierre de Bonneville, *Thomas Bernhard, Une vie sans femmes*.

« Qui est Thomas Bernhard ? Il est né sans père, et sa mère le rendra toujours coupable d'avoir ruiné sa vie. » Voilà la première phrase lancée - lapidaire et fatale -, et de cette double fatalité, Thomas Bernhard souffrira toute sa vie. L'écrivain autrichien, né en 1931, mort 58 ans plus tard, d'abord élevé par ses grands-parents dans la campagne près de Salzbourg, dans la proximité d'un grand-père qu'il adorait, avant de souffrir d'une maladie pulmonaire incurable, de connaître

l'internat, la maltraitance, les humiliations, les mauvais résultats à l'école, le rejet des autres et son propre rejet de tous (« je n'ai aimé que mes grands-parents, les parents de ma mère »), la haine à l'endroit du concept de famille, à l'égal de sa haine à l'égard de l'Autriche ; la solitude orgueilleuse enfin et surtout, sublimée dans la puissance des écrits, des romans, du théâtre. Il se construira comme écrivain, avec des textes autobiographiques marquants : *L'origine* (1975), *La cave* (1976), *Le souffle* (1978), *Le froid* (1981) ; des thèmes de prédilection : l'enfance misérable sous le nazisme, le catholicisme suffoquant, la pauvreté, le froid, la faim, la maladie, l'abstinence... L'auteur évoque ainsi, chapitre après chapitre, sans chronologie particulière, mais par tranches de vie, extraits d'œuvres, citations multiples, la vie, l'œuvre de Bernhard. « Dans sa vie soufflaient le froid des cerveaux morts et l'absence d'amour ». Portrait d'un écrivain qui ne voulait dépendre de rien ni de personne, dont les seuls amis étaient les morts « qui m'ont légué la littérature, je n'en ai pas d'autres », et que la maladie mettait à distance de tout ; un homme que la sexualité agaça, tout autant que la voix féminine, au théâtre. Éd. l'Éditeur, 221 p., 15 €. Corinne Amar

# Agenda

## Manifestations soutenues par la Fondation La Poste

### Prix littéraires



Fiction & Cie

Stéphane Audeguy  
**Histoire du lion Personne**  
roman



#### Le Prix-Wepler-Fondation La Poste 2016 : Stéphane Audeguy

Le lundi 14 novembre 2016, Stéphane AUDEGUY a reçu le prix Wepler-Fondation La Poste 2016 pour *Histoire du lion Personne*, paru au Seuil. La Mention spéciale du jury a été attribuée à Ali ZAMIR, pour *Anguille Sous Roche*, Le Tripode.

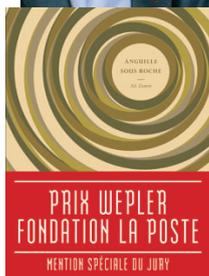
#### LE PRIX WEPLER-FONDATION LA POSTE 2016

Né en 1964, **Stéphane Audeguy** a publié en 2005 un premier roman, *La Théorie des nuages* (traduit dans plus de vingt langues), qui a été suivi de trois autres : *Fils unique* (2006) ; *Nous autres* (2009) et *Rom@* (2011). Il enseigne l'histoire du cinéma et des arts dans les Hauts de Seine. Nous l'avions interviewé en septembre 2006 (propos recueillis par Nathalie Jungerman) lors de la parution de *Fils unique* chez Gallimard.

#### *Histoire du lion Personne*

« Il est absolument impossible de raconter l'histoire d'un lion, parce qu'il y a une indignité à parler à la place de quiconque, surtout s'il s'agit d'un animal. Il est absolument impossible de raconter l'histoire du lion Personne, qui vécut entre 1786 et 1796 d'abord au Sénégal, puis en France. Cependant, rien ne nous empêche d'essayer. »

*Histoire du lion Personne* entremêle, en une série de tableaux picaresques, la vie d'un lion à l'histoire de France de la fin de l'Ancien Régime au Directoire. Sur les rives du fleuve Sénégal, le long des routes de France, derrière les grilles de la ménagerie de Versailles, se dessine une odyssee animale peuplée de personnages humains.



#### MENTION SPÉCIALE DU JURY WEPLER-FONDATION LA POSTE 2016

**Ali Zamir** est né en 1987 à Mutsamudu (Comores). Grâce à l'obtention d'une bourse, il a étudié les lettres modernes à l'Université du Caire (Égypte), où il obtient un master en 2010. C'est en exil dans cette ville qu'il conçoit, entre 2009 et 2010, la première version du roman *Anguille sous roche*. Il est retourné vivre à Mutsamudu en 2001 et occupe depuis 2014 la fonction de directeur de la Culture et des Affaires associatives de l'île autonome d'Anjouan.

#### *Anguille Sous Roche*

Quelque part dans l'océan Indien, une jeune femme se noie. Ses forces l'abandonnent mais sa pensée, tel un animal sur le point de mourir, se cambre : dans un ultime sursaut de vie et de révolte, la naufragée nous entraîne dans le récit de sa vie...

Roman aussi étourdissant qu'envoûtant, qui n'est pas sans rappeler *L'Art de la joie* de Goliarda Sapienza par la beauté de son héroïne et la force de sa langue, *Anguille sous roche* est un miracle littéraire.

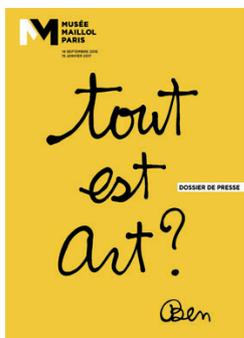
#### Le Prix des postiers écrivains - 2ème édition

Faire émerger les talents. C'est le mot d'ordre du Prix des postiers écrivains, voulu par le Président du Groupe et créé par la Fondation d'entreprise La Poste. Ce prix littéraire est ouvert à tout éditeur qui a, au cours des trois dernières années, publié un ouvrage écrit en langue française par un postier.

Remise du Prix lors de la cérémonie des vœux du Président du Groupe La Poste, en janvier 2017.

## Expositions

### Exposition Ben « Tout est art ? » Musée Maillol Paris Du 14 septembre 2016 au 15 janvier 2017



À l'occasion de sa réouverture en septembre 2016, le Musée Maillol présente la première exposition d'envergure à Paris consacrée à Ben, figure majeure de la scène artistique contemporaine en France. Rassemblant plus de 200 œuvres issues pour la plupart de sa collection personnelle et de collections particulières, cette rétrospective révèle les multiples facettes d'un artiste iconoclaste et provocateur qui récuse la pensée unique depuis plus de 50 ans.

Dans la continuité d'une ambitieuse rétrospective dédiée à Ben au Museum Tinguely de Bâle en 2015, le commissariat pour la partie historique de cette exposition au Musée Maillol a été confié à Andres Pardey, vice-directeur du Musée Tinguely, qui présente les débuts de la carrière de Ben avec une sélection d'œuvres-clés des années 1958 à 1978. Pour la partie contemporaine, carte blanche est laissée à Ben, invité à investir les espaces du musée avec ses créations les plus contemporaines, dont certaines seront présentées pour la première fois au public. Vous découvrirez à cette occasion des œuvres inédites conçues spécifiquement par Ben pour son exposition au Musée Maillol et inspirées par les œuvres d'Aristide Maillol conservées dans les collections permanentes de cette institution.

Musée Maillol - Fondation Dina Vierny  
59-61 rue de Grenelle 75007 Paris

## Spectacles-lectures

### Lettres d'Émile Zola Décembre 2016, printemps 2017 Association Prix du Jeune Écrivain.

L'Association Prix du Jeune Écrivain propose un spectacle lecture consacré aux lettres d'Émile Zola adressées à sa maîtresse, Jeanne Rozerot, et à sa femme Alexandrine, issues des correspondances publiées respectivement en 2004 et 2014 aux Éditions Gallimard. La correspondance « Lettres à Alexandrine » a reçu le Prix Sévigné 2015.

Le spectacle, préparé avec la collaboration de Sophie Guermès et Alain Pagès, spécialistes de Zola et de l'affaire Dreyfus, conjugue d'une part un intérêt littéraire et humain : Émile Zola, ses deux femmes, ses deux enfants, et d'autre part un intérêt historique : l'affaire Dreyfus, l'exil à Londres, et sa dernière période en 1902, où Zola décède, assassiné peut-être...

Lecture par Thierry Hancisse, Sociétaire de la Comédie Française avec la présence de Brigitte Émile-Zola, arrière-petite-fille de l'écrivain.

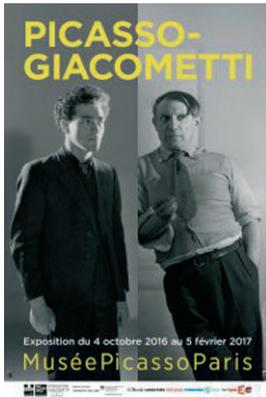
- le 2 décembre au Théâtre municipal de Muret
  - le 3 décembre à la librairie la Renaissance de Toulouse
  - au printemps 2017 à Paris, au Siège du Groupe La Poste, à une date qui reste à fixer
- <http://www.pjef.net>

## Autres manifestations

## Expositions

### Exposition « Picasso-Giacometti » Du 4 octobre 2016 au 5 février 2017 Musée Picasso, Hôtel Salé, Paris

Le Musée Picasso présente la toute première exposition consacrée à l'œuvre de deux des plus grands artistes du XXe siècle : Pablo Picasso (1881-1973) et Alberto Giacometti (1901-1966). L'exposition « Picasso-Giacometti », organisée en partenariat avec la Fondation Alberto et Annette Giacometti à Paris, met en lumière les relations formelles, amicales ou iconographiques qu'ont pu entretenir ces deux artistes majeurs du 20e siècle. Ce dialogue, envisagé à partir des collections du Musée Picasso



et de la Fondation Giacometti, confronte l'approche qu'ont pu avoir Picasso et Giacometti dans des domaines de création pluridisciplinaires : peinture, sculpture, art graphique, mais aussi à l'appui des fonds d'archives privées des deux artistes. Dotés de tempéraments différents, mais caractérisés tous deux par une grande liberté d'esprit et d'invention, Picasso et Giacometti partagent une fascination pour le lien entre Éros et Thanatos, comme pour le déplacement des limites de la représentation. De leur rencontre au début des années 1930 à leurs dialogues nourris dans l'après-guerre autour des querelles du retour au réalisme, les deux artistes n'ont cessé d'échanger sur leur création. Comme l'exposition le révèle, de nombreuses similitudes formelles et thématiques rapprochent leurs œuvres de la période surréaliste. À partir de la fin des années 1930, tous deux vont transformer leur pratique et partager des questionnements sur l'art et sa relation au réel, auxquels le peintre-sculpteur et le sculpteur-peintre répondent par des solutions formelles différentes.

Organisée en 8 sections, l'exposition propose un parcours à la fois chronologique et thématique présentant les différents aspects de leur production artistique dans tous les médiums : peinture, sculpture, dessin. Après avoir évoqué le cheminement des deux artistes de leurs œuvres de jeunesse jusqu'aux créations modernistes, elle montre les correspondances entre leurs œuvres, de l'influence des arts extra-occidentaux ou de celle du mouvement surréaliste au renouveau du réalisme dans la période d'après-guerre. Quelques lettres et cartes postales sont également exposées.

Commissaire : Catherine Grenier

Commissaires associées : Serena Bucalo-Mussely et Virginie Perdrisot

Un catalogue richement illustré publié par le musée Picasso et les éditions Flammarion accompagne l'exposition. Il rassemble des essais inédits d'historiens de l'art, dont les commissaires de l'exposition, ainsi qu'une anthologie de textes historiques consacrés aux deux artistes. Ouvrage à la fois grand public, par la place donnée à l'iconographie, et outil de recherche scientifique, cette publication a donc pour objectif de toucher le plus grand nombre de lecteurs.

Catalogue sous la direction de Catherine Grenier, Virginie Perdrisot, Serena Bucalo. Coédition Musée national Picasso-Paris / Flammarion / Fondation Giacometti. 288 pages, 200 illustrations. 39 €.

Musée Picasso

Hôtel Salé

5 Rue de Thorigny, 75003 Paris

Du mardi au vendredi : 10h30 – 18h

Samedis, dimanches et Jours fériés (sauf les lundis) : 9h30 -18h00.

## Spectacles-lectures

### Les Grands Entretiens - Georges Simenon & Violette Leduc Maison de la Poésie, Paris Vendredi 16 décembre 2016

« À l'époque, la télévision n'était pas encore un média soumis à la loi impérieuse et effroyable de l'Audimat. Aujourd'hui, il est très difficile de laisser parler un auteur pendant cinq minutes sans l'interrompre, il faut que le réalisateur change de plan, que l'animateur intervienne, alors que moi je pouvais faire cela... »

Bernard Pivot

Les Grands Entretiens se proposent de remonter dans le temps pour faire revivre des rencontres avec les figures littéraires du XXe siècle. À chaque opus, deux interviews, deux auteurs, qui parleront de leur art, bien sûr, mais aussi des petites choses de leur existence, qui font la saveur de ces face-à-face où se dévoile l'homme ou la femme derrière l'œuvre.

Avec Olivier Benaddi, Fanny Zeller et Clément Beauvoir.

Maison de la Poésie

Passage Molière

157, rue Saint-Martin - 75003 Paris

<http://www.maisondelapoesieparis.com/>

## Publications soutenues par La Fondation La Poste

novembre - décembre 2016



### Samuel Beckett, *Les beaux jours. Lettres 1957-1965 Tome III.*

Éditions Gallimard – collection Blanche, novembre 2016

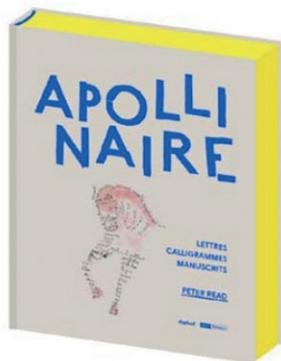
Traduit de l'anglais par Gérard Kahn, édition établie par George Craig, Martha Dow Fehsenfeld, Dan Gunnet, Lois More Overbeck.

Le troisième des quatre tomes des lettres de Samuel Beckett met en évidence les difficultés de l'écrivain dont la célébrité internationale est croissante, à trouver le juste équilibre entre les nombreuses sollicitations dont il fait l'objet et son aspiration à la quiétude et au silence, indispensables à l'écriture. Au cours de cette période, Beckett s'immerge davantage dans le monde du théâtre. Il a écrit *En attendant Godot* en 1952, mais collabore, d'abord avec hésitation, puis avec enthousiasme, à la mise en scène de ses propres pièces.

Par ailleurs, il s'attache désormais, lettre après lettre, à décrire ses travaux en cours. Son interlocutrice privilégiée est une femme, Barbara Bray, productrice, traductrice, critique, qui a longtemps travaillé au département théâtre de la BBC. Leurs échanges épistolaires témoignent de leur puissante liaison intellectuelle et amoureuse et constituent l'un des éléments importants de ce volume.

Les introductions critiques des lettres renseignent sur le contexte historique, notamment sur la guerre d'Algérie, qui a fortement marqué cette période.

<http://www.gallimard.fr/Catalogue/GALLIMARD/Les-Cahiers-de-la-NRF>



### Apollinaire, manuscrits, lettres et calligrammes. Édition établie par Peter Read

Éditions Textuel, octobre 2016.

C'est un trésor patrimonial fragile et fascinant, qui est rendu visible ici grâce aux collections de la Bibliothèque nationale de France. Il dévoile toute l'évolution littéraire d'Apollinaire entre 1893 et 1918, depuis ses premiers vers de collégien jusqu'aux œuvres du poète-combattant, gazé puis blessé par un éclat d'obus.

Manuscrits raturés et biffés, calligrammes, lettres, cahiers de jeunesse, croquis, collages... Les versions autographes et embryonnaires de poèmes emblématiques comme « Saltimbanques », « La chanson du mal-aimé », « Zone » et une version inconnue de « L'Horloge de demain » sont révélées pour la première fois.

Partiellement explorés jusqu'ici, les 100 feuillets manuscrits reproduits en fac-similés sont répartis en trois temps, représentant les étapes majeures de la vie littéraire du poète : les années de formation, les années *Alcools*, les années *Calligrammes*. Une nouvelle forme d'autobiographie critique par l'un des meilleurs spécialistes d'Apollinaire, Peter Read.

<http://www.editionstextuel.com/>

### Les écritures cunéiformes et leur déchiffrement

Réimpression du livre de Brigitte Lion et Cécile Michel aux Éditions De Bockard,

publié en 2008 avec le soutien de la Fondation d'entreprise La Poste, à l'occasion de l'exposition « L'Histoire commence en Mésopotamie » présentée au Louvre Lens, du 2 novembre 2016 au 23 janvier 2017

**Catalogue de l'exposition « Alter Ego. Amitiés et réseaux du 16<sup>e</sup> au 21<sup>e</sup> siècle »**

Bibliothèque nationale universitaire de Strasbourg, du 30 novembre 2016 au 12 février 2017.

Publication en novembre de deux catalogues illustrés en français et en allemand de l'exposition « Livres d'amitié » (Stammbücher) ou « alba amicorum ». Ces manuscrits souvent richement illustrés et particulièrement fréquents en Alsace comme dans tout le monde germanique, constituent une source unique de l'écriture intime, du 17<sup>e</sup> au début du 21<sup>e</sup> siècle, en préfigurant ce que l'on appelle aujourd'hui des réseaux de sociabilité. Déployée sur 500m, soit la totalité de l'espace d'exposition de la BNU, l'exposition présente les grandes étapes de l'histoire des livres d'amitié :

- Les livres d'amitié miroirs de la vie étudiante
- Un genre noble
- Des corporations à la Révolution
- Le culte de l'amitié au XVIII<sup>e</sup> siècle
- Au bonheur des dames : la pratique féminine des livres d'amitié au XIX<sup>e</sup> siècle
- Des objets mémoriels au culte du souvenir : les livres précieux et singuliers
- Vers la modernité : œuvres de Nathalie Sebayashi, Baptiste Filippi et G. Chauchat, mur sérigraphié et installation vidéo.

Les 19 et 20 janvier 2017, colloque international « La mise en scène du moi entre France et Allemagne : livres d'amitié, écritures du for privé, écritures de l'intime XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles »

**A I R E – Revue épistolaire n° 42, décembre 2016**

Ce quarante-deuxième numéro est principalement consacré à la correspondance d'Émile Zola. Alain Pagès a accepté d'en coordonner le dossier. « Zola est bel et bien un artisan de l'écriture épistolaire, au sens le plus noble du terme. Cet imaginaire exilé fut un correspondant fidèle, digne et parfois malicieux. À un moment où de vastes pans de sa correspondance sont désormais disponibles, ce dossier fait alterner points de vue critiques et questions éditoriales dans des contributions rédigées par les meilleurs spécialistes. » Dans les « Perspectives », Pierre Allorant, historien du droit et éditeur de nombreuses correspondances familiales, propose une approche juridique du fonctionnement épistolaire. Sonia Anton, déjà auteur d'un précieux état de la question sur la correspondance de Céline, campe le soldat Louis Destouches, son épistolier de prédilection, en Poilu dans la Grande Guerre.

Benoît Mélançon consacre ses Curiosités à de spirituelles considérations sur l'enveloppe, cette compagne parfois oubliée de la lettre, tandis que l'actualité épistolaire au théâtre, sur les écrans et dans les musées est présentée par Marianne Charrier-Vozel.



## AUTEURS

Nathalie Jungerman . Rédactrice en chef . ingénierie éditoriale (indépendante)  
Corinne Amar, Élisabeth Miso, Gaëlle Obiégly

FloriLettres : ISSN 1777-563

## ÉDITEUR DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE

Adresse postale

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE  
CP A 503  
9 rue du Colonel Pierre Avia  
75015 PARIS Tél : 01 55 44 01 17

[fondation.laposte@laposte.fr](mailto:fondation.laposte@laposte.fr)  
[www.fondationlaposte.org/](http://www.fondationlaposte.org/)



[www.fondationlaposte.org](http://www.fondationlaposte.org)